

9^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 03.09.2012

Saint Benoît, en plus du cellérier et de l'infirmier, demande la crainte de Dieu aux frères chargés de l'accueil.

Au chapitre 53 sur la réception des hôtes, il demande que, “pour prendre soin du logement des hôtes, on désigne un frère dont l'âme soit remplie de la crainte de Dieu [*frater cuius animam timor Dei possidet*]. Il y aura des lits garnis en nombre suffisant. Ainsi la maison de Dieu sera sagement administrée par des gens sages [*et domus Dei a sapientibus et sapienter administratur*].” (RB 53,21-22)

Au chapitre 66, sur les portiers du monastère, Saint Benoît demande qu'on mette à la garde de la porte principale “un sage vieillard – *senex sapiens*” (RB 66,1). Et il ajoute : “Et aussitôt qu'on aura frappé ou qu'un pauvre aura appelé, il répondra *Deo gratias* ou *Benedic*. Puis, avec toute la mansuétude de la crainte de Dieu, il s'empressera de donner réponse avec une charité fervente.” (66,3-4)

Dans les deux chapitres il s'agit de la relation du monastère avec ceux qui viennent de l'extérieur, avec les étrangers, et notamment les pauvres. Les frères malades sont les pauvres dans la communauté ; les hôtes, les pèlerins, ceux qui demandent hospitalité ou aide, sont les pauvres qui viennent de l'extérieur. Pour les deux cas, Benoît cite la parabole du jugement final de Matthieu 25 dans lequel Jésus les identifie à lui-même. Nous l'avons déjà vu pour les malades. Pour les étrangers, l'identification au Christ est affirmée dès le début du chapitre 53 : “Tous les hôtes qui arrivent seront reçus comme le Christ, car lui-même doit dire un jour : ‘J'ai demandé l'hospitalité et vous m'avez reçu.’ (RB 53,1 ; Mt 25,35) Saint Benoît en arrive à dire des hôtes qu'en eux “on adorera le Christ même qu'on reçoit.” (53,7)

Une fois de plus donc, la crainte de Dieu est nécessaire pour reconnaître et traiter le Christ en ceux qui viennent à nous, surtout ceux qui viennent à nous sans la puissance de l'honneur humain, sans richesse : “C'est aux pauvres et aux pèlerins surtout qu'on manifestera le plus d'attentions parce que c'est particulièrement en leur personne que l'on reçoit le Christ. Pour les riches, en effet, la crainte de leur déplaire porte d'elle-même à les honorer.” (53,15)

La crainte de Dieu qui reconnaît le Christ, permet de voir chez l'autre une valeur qui n'apparaît pas extérieurement, permet de voir la valeur qu'a chaque personne aux yeux de Dieu, de voir la valeur de chaque personne pour ce qu'elle est, parce qu'elle existe, et non pour ce qu'elle possède ou fait.

Ce regard est une sagesse, et de fait dans les deux chapitres on parle de sagesse : “La maison de Dieu sera sagement administrée par des gens sages” (53,22). Le portier doit être “un sage vieillard – *senex sapiens*” (66,1). Cela rappelle l'expression du Psaume 110 : “Le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur” (v. 10).

Mais désormais, comme je l'ai dit dans les Chapitres précédents, cette crainte de Dieu et donc cette sagesse ont leur source dans la Croix, dans l'identification du Christ avec la misère de l'homme. La vraie sagesse est désormais un regard de foi qui, en un certain sens, voit la misère humaine comblée par la présence et l'amour du Christ. Qu'il se présente un étranger à la porte du monastère, et l'espace de distance et de méfiance qui humainement nous séparerait les uns des autres est comme rempli par ce que nous avons de plus cher et précieux : Jésus, Dieu parmi nous. Qu'il se présente un pauvre – et les pauvres à l'époque de saint Benoît étaient tous crasseux, puants, vêtus de haillons – et l'espace de mépris qui humainement nous séparerait d'eux est rempli par la Beauté en personne, la beauté totale du Fils de Dieu. La crainte de Dieu qui devant la Croix devient principe d'une sagesse nouvelle, la sagesse de la foi, change de la sorte notre relation avec tout ce que nous sentons lointain, différent, ennemi, repoussant, parce que le Christ est venu précisément pour remplir de Soi l'espace de séparation entre les hommes et le transformer en espace de communion dans la charité, dans Sa charité.

Ainsi, ces chapitres de la Règle sur la façon de traiter les malades, les étrangers, les pauvres, même s'ils parlent de certains aspects particuliers de la vie de la communauté, et au fond d'aspects qui semblent ne pas concerner la vie de la communauté en tant que telle, ces chapitres décrivent en fait le début d'un monde nouveau, une révolution culturelle et sociale profonde et sans limites. C'est ainsi qu'une communauté monastique, comme par osmose, commence à répandre autour d'elle ce que Paul VI, dans l'homélie de Noël de l'année Sainte 1975, a défini comme la "civilisation de l'amour".

C'est par une très belle expression que saint Benoît demande au frère portier de répondre à toute personne qui se présente à la porte : "avec toute la mansuétude de la crainte de Dieu" (RB 66,4). On ne s'attendrait pas à cette association de la mansuétude et de la crainte de Dieu. Mais n'oublions pas que pour saint Benoît, la crainte de Dieu est la stupéfaction qui magnifie le Seigneur à l'œuvre en nous (Prol. 30). Et quelle œuvre plus extraordinaire pourrait accomplir le Christ en nous que la douceur et l'humilité de son Cœur ? Quand Jésus nous invite : "Venez à moi, vous tous qui peinez sous le poids du fardeau, et moi, je vous procurerai le repos. Prenez sur vous mon joug, devenez mes disciples, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos" (Mt 11,28-29), il décrit pour nous la manière dont il exerce lui-même l'accueil des pèlerins et des pauvres que nous sommes tous. Le portier du monastère, avec la mansuétude que donne la crainte de Dieu, ne devrait rien faire d'autre qu'être un instrument du Christ qui ouvre son Cœur doux et humble, et invite et accueille tous les hommes à trouver le repos en Lui. Et le "joug doux" est peut-être cette crainte de Dieu que nous portons sur nos épaules, comme un bœuf qui se laisse mener, pour laisser docilement le Christ accomplir en nous sa charité envers tous.

Dostoïevski met sur les lèvres de l'un de ses personnages les plus misérables et dégradés, Marmeladov, le cri qui jaillit de tous les délaissés de la terre : "Il faut bien que chacun puisse aller quelque part ! (...) Il faut, absolument, que chacun ait un endroit où on le prenne en pitié." (*Crime et châtiment*, Première partie, II). N'est-ce pas peut-être cela que demandent ou voudraient demander les gens qui se présentent à la porte de nos monastères ?

Saint Benoît sait que nous ne pouvons pas répondre à tous les nécessiteux, mais il voudrait que celui qui se présente trouve toujours, et pas seulement de la part du portier (qui aujourd'hui souvent n'y est plus), la mansuétude d'un cœur qui se tient en présence de Dieu et adore le Christ.

Il y a un détail étrange dans le chapitre 66, que j'ai remarqué seulement hier. Saint Benoît dit que le portier doit répondre avec la mansuétude de la crainte de Dieu "aussitôt qu'on aura frappé ou qu'un pauvre aura appelé" (66,3). Pourquoi cette distinction entre ceux qui frappent et ceux qui appellent ? Pourquoi est-ce que le pauvre appelle au lieu de frapper comme les autres ?

Qui frappe ose s'approcher jusqu'à la porte, ose se présenter et entrer dans la maison. Le pauvre, c'est comme s'il devait appeler de loin, comme un lépreux qui n'ose pas s'approcher. Il y a des pauvres qui n'osent pas s'approcher, mais dont nous parvient le cri du besoin.

Mais peut-être que ces deux façons d'attirer l'attention des moines, de la part de ceux qui sont dehors, sont tout simplement une allusion aux deux façons par lesquelles le Christ lui-même sollicite notre hospitalité. "Voici, je me tiens à la porte et je frappe...", nous dit-il dans l'Apocalypse (3,20). Mais en mourant sur la Croix, Jésus est le pauvre qui crie son sentiment d'abandon de la part du Père (Mt 27,46) et ensuite "*clamans voce magna, emisit spiritum* – avec un grand cri, il rendit l'esprit" (Mt 27,50).

Il y a toujours le Christ lui-même dans la demande d'accueil de nos frères et sœurs, et il y a toujours Son cri d'abandon et de mort dans le cri du pauvre qui réclame de notre part un cœur qui écoute.

C'est pourquoi seule la crainte de Dieu que donnent la foi et la mémoire du Christ nous rend capables d'ouvrir la porte et de répondre au cri des pauvres avec la mansuétude de Jésus.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist